

Le **SANCTUS**

Situation

Nous commençons notre étude des chants de la messe appartenant à l'Ordinaire par le Sanctus.

Cette pièce l'emporte sur toutes les autres en dignité et en importance :

- elle s'insère organiquement dans la « Grande prière eucharistique », sommet de la liturgie, comme une participation de toute l'assemblée au « sacrifice de louange » commencé par le célébrant dans la préface.
- elle ne fait défaut à aucune messe, et à toute messe où l'on chante, elle devrait être chantée par préférence, enchaînée à la préface.
- son texte biblique en fait un hymne particulièrement sacré.
- elle est — avec le psaume responsorial — le plus ancien de nos chants de la messe.
- elle fait l'objet dans le nouvel *Ordo missae*, n° 31, d'une rubrique spéciale rappelant que c'est un acte commun de toute l'assemblée présente, célébrant, ministre, clergé, peuple (et chorale), en union avec la louange spirituelle du monde invisible.

Tout effort pastoral de participation à la liturgie par le chant commence par le Sanctus.

J. G.

Notes historiques

I. Le Sanctus

Le Sanctus pourrait être un héritage plus ou moins indirect de l'eucologie juive qui l'utilisait à l'office du matin. Toutefois, ni la messe selon Justin, ni celle selon la *Tradition Apostolique* d'Hyppolite de Rome (vers 210) ne le mentionnent.

Lorsqu'il est attesté pour les premières fois dans les textes liturgiques, il a déjà atteint le terme de son évolution littéraire et se présente avec une grande perfection de forme. Il ne constitue pas un élément hétérogène que le contexte du canon aurait accueilli avec plus ou moins de complaisance, mais une pièce maîtresse autour de laquelle s'articule la préface et le canon. Le rythme de la prière eucharistique se structure ainsi :

Dialogue introductoire	: Evêque — Assemblée
Préface	: Evêque
Sanctus	: Assemblée
Canon	: Evêque
Amen final	: Assemblée

LE SANCTUS

Le premier témoignage se lit dans l'Euchologe de Sérapion (vers 350), évêque de Thmuis, en Basse-Egypte. Le Sanctus y est ainsi introduit :

A toi font cortège des milliers de milliers et des myriades de myriades d'Ange et d'Archange, de Trônes et de Seigneuries, de Principautés et de Puissances.

Auprès de toi se tiennent les deux augustes Séraphins à six ailes : deux pour se couvrir la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler. Ils chantent ta sainteté. Avec les leurs, reçois aussi nos acclamations à ta sainteté.

Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaot !
Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire.
Le ciel est rempli, la terre est remplie
de ta gloire admirable (1).

La seconde attestation provient des *Constitutions Apostoliques* (vers 380). Comme la précédente, elle témoigne de cette superbe aisance littéraire dont l'Orient a le secret :

C'est toi qu'adorent les innombrables troupes d'Ange, d'Archange, de Trônes, de Seigneuries, de Principautés, de Puissances, de Vertus, d'Armées éternelles, ainsi que les Chérubins avec leurs Séraphins aux six ailes, deux pour se couvrir les pieds, deux pour se voiler la tête et deux pour voler.

Avec les mille milliers d'Archange et les myriades de myriades d'Ange, ils chantent sans relâche et d'une voix incessante — et que tout le peuple dise avec eux :

Saint, saint, saint est le Seigneur Sabaot !
Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.
Béni est-il dans les siècles ! Amen (2).

Quelques décennies plus tard, l'usage du Sanctus sera généralisé aussi bien en Orient qu'en Occident.

2. Le Benedictus

Dans les *Constitutions Apostoliques*, le Benedictus est attesté comme acclamation au rite de la communion. A la proclamation de l'évêque : « Les choses saintes aux saints », le peuple répond, comme il a été dit plus haut : « Un seul Saint, un seul Seigneur, Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles, à la gloire de Dieu le Père. Amen », et ajoute ensuite :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux,
sur terre, paix ;
parmi les hommes, bienveillance (de Dieu).
Hosanna au Fils de David !
Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.
Dieu le Seigneur s'est manifesté parmi nous.
Hosanna au plus haut des cieux (3).

La première attestation du Benedictus s'enchaînant au Sanctus se lit en Césaire († 542). Cet usage se généralisera en Orient à partir du 8^e siècle.

(1) Euchologe de Sérapion, 13 ; cf. *Aux Sources de la Liturgie*, op. cit., p. 127-128.

(2) *Constitutions Apostoliques*, VIII, 12, 27. Cf. *Aux Sources de la Liturgie*, op. cit., p. 186-187.

(3) *Constitutions Apostoliques*, VIII, 13, 13. Cf. *Aux Sources de la Liturgie*, op. cit., p. 194-195.

N'oublions pas cependant que le texte du Benedictus appartient au Psaume 117,26, qui fait partie des psaumes du Hallel. A ce titre, il fut chanté par le Christ à la dernière Cène et représente donc, si l'on veut, le plus ancien chant de la Messe.

L. D.

Signification biblique

■ Saint, saint, saint est le Seigneur

Le texte du Sanctus est emprunté à Is. 6,3, texte qui est repris en Ap. 4,8. Le contexte d'Is. 6,3 rapporte la vision inaugurale du prophète. Yahvé apparaît à son serviteur en gloire et en majesté dans le temple de Jérusalem ; la traîne de son royal manteau se répand sur l'escalier monumental qui descend du Saint des Saints, les Séraphins, êtres de lumière et de feu, servent comme acolytes au trône divin. Emporté par l'extase, Isaïe entend leur acclamation :

Saint, saint, saint, le Seigneur Sabaoth !
Sa gloire remplit toute la terre.

En intégrant dans la liturgie de la terre le chant de la liturgie du ciel, l'Eglise signifie que chaque célébration, si incarnée fût-elle dans le temps, est cependant participation à la liturgie céleste et éternelle. Dans le Sanctus de la plus humble des messes, c'est toute la gloire du ciel qui, mystérieusement, fait irruption sur la terre.

■ Dieu de l'univers

L'expression « Dieu de l'univers » rend « Yahvé Sabaoth », qui signifie Dieu des armées, des multitudes. La formule a une saveur d'épopée, elle rappelle les temps héroïques où Yahvé marchait à la tête des armées d'Israël, bousculait les occupants du pays de Chanaan et y installait Israël, son Premier-né. L'acclamation « Avec nous, Yahvé Sabaoth » apparaît comme un cri de guerre et de victoire qui rythme l'ode triomphale du Psaume 45.

A côté des armées — disons militaires —, il y a aussi les armées des cieux, c'est-à-dire les étoiles et les astres, que Dieu mobilisait périodiquement au service de son peuple, aux époques critiques.

Du haut des cieux, les étoiles ont combattu,
de leurs chemins, elles ont combattu Siséra

clame le vieux cantique de Débora (Jg. 5,20).

Sous l'influence du prophétisme, ces armées célestes se spiritualisèrent quelque peu et recrutèrent dans leur rang les armées angéliques. Les anges sont en effet les soldats du Très-Haut, ils forment sa cour. Le prophète Michée voit Yahvé « assis sur son trône, et toute l'armée du ciel se tenant devant lui à sa droite et à sa gauche » (1 R 22,19). Ces armées angéliques font d'ailleurs bon ménage avec les armées des étoiles ; les unes et les autres accueillent de leurs cris d'enthousiasme la création du monde, quand Dieu pose la pierre angulaire du cosmos

parmi le concert joyeux des étoiles du matin
et les acclamations unanimes des fils de Dieu (Job 38,7).

LE SANCTUS

On interprétera donc l'expression « Dieu Sabaot » ou « Dieu de l'univers » dans une perspective très ample, celle-là même qu'évoque le récit sacerdotal de la création : « Ainsi furent achevés le ciel et la terre avec toute leur armée » (Gn. 2,1).

■ Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire

Dans le vocabulaire biblique, spécialement dans celui de la tradition sacerdotale, la « gloire de Yahvé » désigne la présence rayonnante de Dieu au milieu de son peuple. La gloire de Yahvé apparaît pour la première fois à l'Eglise du désert après la délivrance de la Mer Rouge (Ex. 16,7), se manifeste ensuite au Sinaï lors de l'Alliance nuptiale de Yahvé avec son peuple (Ex. 24,16), remplit plus tard la tente de Réunion et le temple de Salomon (Lv. 9,6 et 23 ; 1 R 8,10-11). Par l'Incarnation de Jésus, elle habite de manière définitive au milieu des hommes :

Le Verbe a dressé sa tente parmi nous,
et nous avons vu sa gloire (Jn 1, 14).

affirme Jean dans son Prologue.

On devine de quels poids de souvenirs bibliques est chargé le texte liturgique. On comprend aussi l'embarras du latin à rendre par un seul mot une réalité trop riche. Souvent en effet, les vieilles traditions latines hésitèrent entre les termes de *majestas*, de *gloria*, de *claritas*. Le *Te Deum* qui présente lui aussi une traduction du Sanctus, pense avoir fait bonne mesure en juxtaposant les termes de *majestas* et de *gloria* : « *Pleni sunt coeli et terra maiestatis gloriae tuae* ».

Il convient de relever les retouches audacieuses que la liturgie a fait subir au texte d'Isaïe. Le texte biblique disait : « la terre est remplie de sa gloire ». La liturgie amplifie : Le ciel et la terre sont remplis de ta gloire. La perspective est immense, la louange terrestre s'ouvre sur la louange du ciel, le ciel s'unit à la terre.

La liturgie du Sanctus apparaît ainsi comme la descente de l'Eternel dans le temps, ou encore, si l'on veut, la montée et l'insertion de la louange terrestre dans la liturgie céleste. Par ailleurs, le chant solennel et quelque peu impersonnel des Séraphins qui chantaient « sa » gloire, en se couvrant la face par respect pour la transcendante divinité, devient maintenant le chant de la communauté qui, « le visage découvert » (2 Co. 3,18), s'adresse directement à son Dieu et lui dit : « Ta gloire remplit ciel et terre ». Sa gloire était une constatation ; ta gloire est une louange, une action de grâce, une eucharistie.

■ Hosanna au plus haut des cieux

La suite du texte du Sanctus est empruntée au Psaume 117,25-26 :

Donne le salut, Yahvé, donne !
Donne la victoire, Yahvé, donne !
Béni soit au nom de Yahvé celui qui vient.

La tradition chrétienne a regardé ce texte comme messianique et les évangélistes le citent lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem (Mt. 21,9 ; Mc 11,9-10, etc.).

La forme **Hosanna** est une corruption de *hoshi-ab-nna*, qui signifie littéralement : « Oh ! sauve ! » ou « Oh ! donne le salut ! » Cette acclamation était devenue très populaire et, en contrepartie, avait perdu assez rapidement sa signification primitive, tant il est vrai que les mots très employés sont soumis à une très grande usure.

■ Au plus haut des cieux

Littéralement *au plus haut* est un hébraïsme pour désigner Dieu lui-même. Pour éviter de prononcer le nom de l'Ineffable, la piété juive usait de telles circonlocutions. « Les plus hauts des cieux » qui reçoivent l'acclamation de la communauté rassemblée pour l'Eucharistie, c'est donc Dieu lui-même qui entend le chant de son peuple.

■ Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur

On se rappelle que le psaume 117 portait : « Béni soit au nom de Yahvé celui qui vient ». C'était le souhait de bienvenue adressé à celui qui entraînait au Temple. Les Septante facilitèrent une lecture messianique du texte en proposant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Ce n'était donc plus celui qui venait qui se trouvait béni, mais bien celui qui venait au nom du Seigneur. Aussi la formule « celui-qui-vient » désigne-t-elle, dans les évangiles, le Christ lui-même. Jean-Baptiste pourra demander à Jésus, sans préciser davantage : « Es-tu celui qui vient ? » (Mt. 11,3 ; Lc 7,20).

Le Christ est « celui-qui-vient » dans les mystères de son Incarnation, de sa présence sacramentelle dans l'Eucharistie, et enfin dans sa venue eschatologique à la parousie. Le Benedictus est le mémorial de cette triple venue. En l'accueillant dans sa célébration, l'Eglise se souvient une nouvelle fois de sa condition pérégrinale, elle se rappelle qu'elle est en marche vers la célébration éternelle, celle de la liturgie céleste de l'Apocalypse, où l'on chantera encore :

Saint, saint, saint est le Seigneur, le Tout-Puissant,
celui-qui-était, qui-est et *qui-vient* (Ap. 4, 8).

■ Le chant de gloire

Aucun chant ne peut prétendre à plus de gloire et de magnificence que le Sanctus. Certes, le *Gloria* célèbre lui aussi la gloire de Dieu, mais il demeure pour ainsi dire au seuil de la célébration : le Sanctus, lui, se situe au cœur de l'eucharistie, et, par ailleurs, son enracinement biblique lui donne une richesse extraordinaire : théophanie royale de Yahvé Sabaot, temple céleste s'ouvrant sur le royaume de la terre, myriades angéliques acclamant Dieu d'une voix incessante, sainteté transcendante et irradiante de Dieu, gloire céleste faisant irruption sur la terre, liturgie royale et messianique acclamant « celui qui vient au nom du Seigneur », parousie que Paul nous décrit si joyeuse « à la voix de l'Archange et de la trompette de Dieu » (1 Th. 4,16), c'est toute cette ambiance de fête que le Sanctus devra exprimer, dans une célébration enthousiaste.

Un Sanctus chanté par des voix parcimonieuses économisant avarement leur souffle, susurrant doucement est en dehors du texte, si l'on ose dire : le chant des Séraphins d'Isaïe faisait vibrer les gonds du seuil du Temple !

■ Le chant de la communauté

Le Sanctus est aussi le plus grandiose chant d'unité que connaisse la liturgie eucharistique : unité des anges entre eux, dans la *socia exultatione*, l'exultation commune, unité du ciel et de la terre que remplit la gloire divine, unité des hommes entre eux qui chantent *una voce*, d'une seule voix, unité enfin des anges et des hommes qui mêlent leurs voix (*cum quibus et nostras voces*).

L. D.

La fonction et la forme

A la différence du Credo, qui est d'abord un texte devenu chant pour des raisons historiques. et à la différence du Gloria qui est d'abord un chant dont le texte a pu varier, le Sanctus constitue un rite propre où un texte est chanté pour lui-même par toute l'assemblée, en forme d'acclamation. Le chant n'est pas ici accessoire, comme dans le Credo ; il est appelé par le caractère du texte qui doit s'épanouir en voix musicale et en chœur. Il est notable qu'au Moyen Age, le chant du Sanctus n'a pas été traité de la même manière que celui du Kyrie ou du Gloria. De nombreux auteurs du Moyen Age ont noté que l'orgue intervenait dans l'acclamation du Sanctus. A l'encontre de ce qui s'est passé pour le Credo, le Sanctus a fait l'objet de compositions musicales nombreuses et variées. Nous connaissons plus de deux cents mélodies de Sanctus. A l'inverse, les créations polyphoniques se rencontrent beaucoup plus tard sur le Sanctus que pour toutes les mélodies de l'ordinaire de la messe, exception faite pour le Credo. L'apparition de Sanctus à plusieurs voix commence au début du 12^e siècle, alors qu'on observe simultanément une floraison de Sanctus à une voix. A cette époque, il semble que le chant du Sanctus soit passé de l'assemblée au chœur. Au 15^e siècle, la composition du Sanctus à plusieurs voix passe dans l'ordinaire de la « messe » polyphonique. <

Cependant, d'acclamation prolongeant la préface, le Sanctus se change en chant d'accompagnement durant le commencement du canon. Dans la chapelle papale, il devint courant de répéter Hosanna jusqu'à l'élévation. Le Benedictus fut séparé du Sanctus et fut chanté après l'élévation.

Le rite exige que l'assemblée entière, parfois en dialogue avec le chœur, mais sans que le chœur remplace l'assemblée, acclame le Sanctus. Ce caractère d'acclamation devrait être préservé dans le Sanctus, tout comme la préface ne saurait devenir une aria : il ne suffit pas non plus, dans ce chant, que la musique suive le texte. Celle-ci doit également correspondre à la fonction et au caractère du morceau en s'adaptant à la nature du rite.

● Puisque le Sanctus revêt la forme d'une acclamation, ce chant ne présente pas de grandes difficultés. On peut donc, dans la pratique, l'exécuter à toutes les messes qui sont célébrées avec le peuple. Toutes les raisons qu'on a de chanter dans le culte sont réunies dans le Sanctus. Le chant est signe d'unité : il crée ici vraiment l'« una voce ». Il est engagement : qui chante, fait plus que celui qui parle, surtout aujourd'hui, où il n'est plus si naturel de chanter. Qui chante fait plus que ce qu'il fait tous les jours. Le chant « rend les rites sacrés plus solennels » (Const. 112) : avec le Sanctus, il est clair que cette solennité n'est pas seulement un ornement surajouté : ici la célébration liturgique atteint son point culminant ; l'assemblée réunie se joint à l'éternelle allégresse des anges. Il est hautement significatif que, depuis toujours, on ait considéré que cette allégresse consistât en un chant, et que nous-mêmes, aujourd'hui, pourtant trop déshabitués de l'expression lyrique, nous ne puissions nous représenter l'incessant « Saint, saint » des anges comme une simple parole. Comment pourrions-nous parler, sans élever la voix jusqu'au chant ?

● Nous avons déjà observé que le texte biblique est essentiel au rôle du Sanctus. C'est dire que toutes les paraphrases ou équivalences ne sauraient ici répondre à la fonction rituelle de ce chant. Il serait également déplacé de commencer par réciter « saint, saint, saint » pour ajouter ensuite un « chant adapté ». On ne peut pas « doubler » le Sanctus, ni non plus tolérer comme naguère que le chant du Sanctus recouvre le début du canon.

Dr H. HUCKE

Les acteurs

« Heureux le peuple qui sait l'acclamation » (Ps. 88, 16). Le chant populaire du Sanctus tient à plusieurs conditions : la conscience qu'on est un peuple en prière, que cette perception nous fasse « bondir d'allégresse », que cette joie nous pousse à acclamer la sainteté de Dieu (cette révélation essentielle de l'Ancien Testament), sans oublier qu'on fait cela en union avec les anges.

On comprend alors les causes de sa décadence et de sa restauration fonctionnelle. Il apparaît normal qu'il redevienne une acclamation unanime du prêtre et du peuple de Dieu uni aux chœurs des anges.

La voix de saint Jean Chrysostome vibre de nouveau à nos oreilles : l'action de grâce du prêtre et du peuple leur est commune « car ce n'est pas le prêtre seul qui rend grâce, mais le peuple tout entier ». On entend Honorius d'Autun s'enthousiasmer : « Les orgues retentissent, le clergé chante, le peuple acclame ». Et saint Césaire d'Arles insiste : « que le prêtre lui-même chante d'une commune voix : saint, saint, saint avec les saints anges et le peuple de Dieu. »

Acclamation unanime qui prolonge la préface sacerdotale, sa forme normale est la « *forme directe* » ; les alternances chorales ne sont pas réclamées par le texte et c'est un non-sens liturgique que cette acclamation ne soit exprimée que par une schola, voire un chantre. C'est l'acclamation du peuple saint qui s'associe à la louange céleste (Is. 6, 3) et à la louange messianique (Mt. 21, 9). L'alternance à deux chœurs, qu'évoque le chant des anges dans le Trisagion (par exemple le Venedredi saint), n'est pas ici conforme à la nature profonde de cette pièce. Le Sanctus doit pouvoir être chanté par tous, et cela sans briser le mouvement de la grande prière eucharistique formulée par le célébrant.

Il est intéressant de remarquer que c'est la **pièce de l'Ordinaire qui a résisté le plus longtemps aux développements neumatiques, puis à la polyphonie**. Au XII^e siècle, c'est encore un chant du peuple (cf. Hildebert du Mans et Honorius d'Autun). Et l'orgue même (donc l'organiste) y remplit une place de choix (cf. Durand de Mende et Honorius d'Autun) : comme « les trompettes du mémorial de l'Eglise devant Dieu » (Max Thurian). Les Capitulaires des rois francs insistent souvent sur cette pièce : « que le prêtre lui-même chante d'une commune voix : Saint, Saint, Saint avec les anges et le peuple de Dieu ». Les mélodies ornées apparaissent aux 11^e-12^e siècles, un siècle plus tard pour le Kyrie. Ensuite il est devenu chant du clergé, puis apanage de la schola. Le nouvel *Ordo missae* le restitue désormais à toute l'assemblée.

J. B.

N. B. — La polyphonie n'en est nullement exclue pour autant, pourvu que soit sauve la rubrique qui demande au célébrant et au peuple de se joindre au chant. Sur la voix du peuple, les voix de la chorale peuvent s'épanouir, par exemple sur les deux « Hosanna au plus haut des cieux ». Cette polyphonie signifiera la symphonie cosmique et céleste qu'évoque le texte. L'orgue y aura facilement son rôle (dont la messe de C. Geoffroy nous donne un exemple).

2. — Le *Kyriale simplex* comprend cinq Sanctus (un par « Ordinaire ») dont quatre sont tirés du Kyriale vatican (n° 6 : Vat. XVIII ; n° 11 : Vat. XVI ; n° 21 : Vat. XIII ; n° 27 : Vat. X) et un du chant milanais. Le Vat. XVIII reste le plus fondamental, toujours le plus utilisable, et le plus cohérent avec la préface. Le Vat. XVI, choisi naguère comme Sanctus « universel » (*Instruction* de 1958) n'a pas réussi à conquérir cette place, et on peut douter qu'il y

LE SANCTUS

arrive. Le Vat. XIII, grâce à sa beauté mélodique, mérite qu'on lui consacre un effort. L'ambrosien est facile et s'enchaîne très bien avec la préface romaine. Le Vat. X est nettement plus difficile. On regrette de ne pas y voir le Sanctus du *Te Deum* qui, à l'expérience, a recueilli partout la faveur et s'avère le plus populaire. (N.D.L.R.)

Le texte français

Nous sommes ici en présence d'une acclamation que la Tradition ancienne a toujours tenu à faire chanter par l'assemblée tout entière : célébrant, ministres et peuple réunis. Là encore, c'est bien plus qu'un texte à lire seulement des yeux : c'est un cri. Les mots ne prennent leur puissance que dans l'acte même de l'assemblée qui les chante.

Le texte étant emprunté à l'Écriture réclamait une version fidèle à ses sources.

■ Saint, saint, saint le Seigneur, Dieu de l'univers !

Ce fut le cri d'un homme soudain saisi devant l'éblouissante découverte de la présence de Dieu. Ce sentiment de la sainteté de Dieu est bien autre chose que nos « défense de toucher sous peine de mort », ou que notre conception du « mystère... et boule de gomme », que nos « ça me dépasse ». Il dit la révélation du mystère de Dieu aux hommes.

Cette révélation, c'est Jésus-Christ (4). Et c'est pourquoi le cri de stupeur se prolonge en un cri d'émerveillement. Le chant s'effectue en effet en un double mouvement :

A : Saint... est le Seigneur, dont la Gloire emplit l'univers (ciel et terre).

B : Béni celui qui vient en son nom. Vive Dieu !

Dans un premier regard l'œil s'arrête devant la splendeur de Dieu manifesté par la création. C'est une merveille de sa bonté. L'homme n'est plus effrayé par les forces maléfiques de l'univers, il ne cherche plus son destin dans les astres, n'a plus à se les concilier. L'univers est un don de Dieu à l'homme. Le Dieu de l'univers s'est révélé. L'hébreu a renoncé au culte astral idolâtrique. Pour les chrétiens, un seul Astre est digne d'intérêt, même en ce temps de compétition planétaire et d'horoscopie exaspérée, celui qui se lève dans leur cœur (5), Jésus le Seigneur.

Isaïe vit la gloire de Dieu comme un brasier, non pas destructeur mais purifiant, régénérant l'univers tout entier. Certes la création, le ciel et la terre, manifeste la gloire de Dieu, et l'univers en est ainsi rempli, mais parce que d'abord la gloire de Dieu, comme l'or passé au creuset, l'a rendu éclatant de son éclat, comme l'Esprit, brasier vivant de Dieu, remplit lui-même l'univers.

■ Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.

Le ciel c'est le monde de Dieu, la terre le monde des hommes : tout l'univers donc, même au sens où l'on parle de l'horizon de pensée de l'homme ; par exemple l'univers de Camus (6).

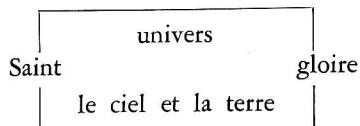
(4) Jean 12,41 : « Isaïe dit cela, quand il eut la vision de sa gloire, et c'est de lui qu'il parla ».

(5) *Exsultet* pascal.

(6) Certaines transpositions naguère avaient déjà suggéré cette traduction ; cf. Dan. 7,10 « toute la création ».

Celui qui crie ainsi devant la révélation du mystère de Dieu, reconnaît qu'il se trouve avec l'univers comme enveloppé par la gloire, par la présence de Dieu. C'est l'extase.

L'œil, en effet, saisi d'abord par la sainteté de Dieu, revient, après son tour d'horizon, à la gloire de Dieu. D'un seul coup d'œil, il a fait le tour de l'univers, il a vu toutes choses baigné de cette splendeur.



Quels mots pourraient dire tout cela en un cri ?

On objecte qu'on aurait pu se dispenser de répéter le mot « saint ». S'il suffisait de lire le texte des yeux, soit. Mais dans l'acte du chant, il en va tout autrement. La répétition est un besoin caractéristique du lyrisme populaire : cf. les *bip, bip, bip, bourrah*, ou les slogans inlassablement repris (rythmés et parfois chantés) sur l'air des lampions... Ici le cri monte par paliers pour s'épanouir avec le nom du Seigneur. Ce mouvement traduit bien mieux le super-superlatif que la prétendue équivalence « Dieu trois fois saint ». Que le monosyllabisme nasal du mot ne soit pas heureux, personne n'en disconvient, mais qu'y faire ? Les allongements « Il est saint », « Le Seigneur est saint » n'ont pas davantage la vigueur du triple cri.

L'acclamation, on l'a déjà dit, ne peut pas s'arrêter là. Car le chrétien donne un visage et un nom à cette gloire. Aussi bien chante-t-il aussitôt et dans le même mouvement émerveillé celui qui a manifesté personnellement la gloire de Dieu dans le monde des hommes, Jésus-Christ, qui n'a pas cru indigne de son égalité avec Dieu de se faire homme sur la terre pour que l'homme puisse connaître Dieu, le voir, le toucher et par là remonter de la terre au ciel pour être admis un jour au plus haut des cieux. L'acclamation « Béni celui qui vient... » est encadrée par le cri « Hosanna au plus haut des cieux », adressé par le peuple à Jésus lui-même lors de son ultime approche de Jérusalem.

■ Hosanna au plus haut des cieux !

Pourquoi, dit-on, avoir conservé cette expression archaïque ? C'est que *Hosanna* est un cri, comme Amen (à la différence de Sabaoth, qui est un complément). Et que signifient les cris que nous formulons, quel contenu objectif nous donnons à des mots comme *Hourrah !, Bravo !, Vivat !, olé !* etc. (7). Alors pourquoi *hosanna* ne serait-il pas un cri que les chrétiens adresseraient à leur Sauveur pour exprimer simplement leur louange ?

■ Béni soit (8) celui qui vient au nom du Seigneur.

Si ce cri d'émerveillement était courant chez les juifs devant l'homme en qui Dieu venait de révéler sa générosité (Béni Dieu ! Béni X ou Y !), cette explosion ravie n'a été formulée pour Jésus qu'une fois, lors de sa dernière montée à Jérusalem. Mais l'Eglise a vu en lui aussitôt après

(7) Pour ne rien dire de *O.K., Tchaô !*

(8) Peut-être, dans le chant, aurait-on pu faire l'économie de ce verbe.

LE SANCTUS

sa Résurrection le Béni par excellence, la Révélation définitive de Dieu, le signe de la générosité sans limite du Père, la Merveille des merveilles. Venue et venant toujours, à la mesure de l'accueil qui lui est fait dans la foi « au nom du Seigneur », et Seigneur lui-même, Seigneur en personne, non pas à la place de Dieu, jouant un rôle de représentant. Proclamer que Jésus est Seigneur, Seigneur Saint, voilà notre « dire » et notre « bien dire », notre bénédiction.

« Au milieu de toi est le saint » annonçait déjà Osée, et l'Eglise dès son origine a proclamé le Christ : « le Saint ».

Quel chant plus simple, plus riche, plus dense, pourrait mieux donner le ton de la louange et de l'action de grâce chrétienne, introduire à cette prière eucharistique qui, bien loin d'être une simple offrande de biens créés, jette l'homme dans le mystère de Dieu révélé en Jésus-Christ ?

Cl. R.

La catéchèse aux enfants ⁽⁹⁾

« Je vis le Seigneur Yahvé sur un trône élevé... ». On cherchera dans la Bible, avec les jeunes, le texte d'Isaïe dont le Sanctus est l'écho (Is. 6, 1-4). Une série de réflexions s'impose.

Cette vision a quelque chose de paradoxal : elle décrit une scène qui nous apparaît comme indescriptible. C'est voulu : le prophète, en effet, souhaite ici souligner l'aspect transcendant du Dieu très haut dont les voies sont « élevées », infiniment plus hautes que les nôtres, « comme le ciel est élevé au-dessus de la terre ». Tout cela sont des images, bien sûr. L'amour de Dieu ne sera jamais si « haut » que quand Il enverra son Fils sur la terre, quand ce Fils mourra dans la pauvreté et la honte pour avoir voulu nous sauver. Ce qu'il y a de plus confondant pour notre prétention c'est la transcendante humilité de Dieu, l'incroyable patience avec laquelle il supporte toutes nos infidélités, avec laquelle il guette notre retour, il attend que nous daignions le recevoir : « Je me tiens à la porte, et je frappe ». Telle est sa gloire !

On remarquera aussi la façon dont ce premier Sanctus nous est écrit : « Ils s'écriaient l'un à l'autre ces paroles : saint, saint, saint... ». C'est un dialogue. Du fond des âges nous vient cette indication que la prière doit être dialoguée, les acclamations doivent s'appeler et se répondre, les fidèles doivent s'inviter mutuellement à l'adoration de leur Dieu, « se criant l'un à l'autre : saint est Yahvé Sabaoth ! ».

« Béni soit celui qui vient » a été chanté pour acclamer l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem. (Lire Mt. 21, 1-11 et Luc 19, 28-44). Ces foules se rappelaient les versets 25-26 du psaume 117 : « Donne le salut. Yahvé, donne ! Béni soit au nom de Yahvé celui qui vient... » « Donne le salut, Yahvé ! » se dit en hébreu : « Hosanna ».

(9) REMARQUE GÉNÉRALE : une étude systématique de la messe analysée partie par partie étant tout à fait contre-indiquée pour des enfants de moins de 11 ou 12 ans, les réflexions que nous communiquons aux lecteurs sont orientées vers une catéchèse de préadolescents, voire d'adolescents, compte tenu de la psychologie propre à cet âge. Certains éléments de ce que nous proposerons sont assimilables dès 8-9 ans, à condition d'être insérés dans une démarche pédagogique inductive et concrète.

C'est Dieu qui donne la bénédiction, qui elle-même donne ou accroît la vie. Mais un homme béni de Dieu est dans le monde comme une révélation de Dieu (Luc 1, 42 et 1, 6). « Bénir Dieu », c'est reporter au Père la joie de l'avoir entrevu sur le visage de ceux qu'Il a bénis, et surtout sur celui de son Fils (Gn. 14, 19-20). La bénédiction fait jaillir la vie, « la bénédiction établit entre les êtres un courant vital et réciproque ». Et c'est bien ce que le Christ a voulu établir entre Lui et nous, entre le cep et les sarments, entre la tête et les membres. « Celui qui croit en moi a la vie... il demeure en moi et je demeure en lui... ».

Le Fils est béni parce qu'il bénit et parce qu'il est la bénédiction, comme il est le salut, le chemin, la vie. Il vient, et cette venue jette à jamais un pont entre la terre et le ciel, elle rétablit entre le Père et les hommes pécheurs « ce courant vital et réciproque » que le refus d'Adam (le nôtre) avait coupé.

♦ QUESTIONS : *D'où nous vient le chant du Sanctus ? Une réminiscence de psaume s'est-elle introduite dans notre Sanctus (précisez) ? Que donne la bénédiction ? Pourquoi ? Que signifie « bénir Dieu » ? Pouvons-nous nous « bénir » les uns les autres ? Comment cela ? Dans le chant actuel du Sanctus quelle phrase pourrait être appelée un résumé du christianisme ? Quels sont, avant le souhait final, les derniers mots du dernier livre de la Bible ? Quel rapport avec le Sanctus ? Comment l'entendez-vous, dans votre vie ?*

C. F.

LITURGIE EN FRANÇAIS

DIALOGUES - ACCLAMATIONS - PRIÈRES

de la messe — Chants officiels en français

une coproduction STUDIO SM-PASTORALE ET MUSIQUE

SM - 17 M - 180

- 2 Messes brèves — J. GELINEAU — C. GEOFFRAY
- Messe « dans la paix du Christ » — L. DEISS
- Messe « j'étais dans la joie » — R. REBOUD
- Messe « Puylatane » — C. ROZIER
- Messe dite « de Massaguel » — Dom C. JACOB
- Messe « pour une paroisse » — R. LE BARS

SM 17A-176
SM 17A-177
SM 17A-178
SM 17A-182
SM 17A-183
SM 17A-184

L. DEISS :

Liturgie de la parole :

Épître — Evangile — Graduel —
Prière universelle

POUR LE MARIAGE

SM 17A-179

POUR LES DEFUNTS

SM 17A-181



LES PASSIONS

Version du Levain :

Passion selon St Jean SM 30M-187
Soliste et chœur des Pères de Chevilly

Version d'Argonne :

Passion selon St Matthieu SM 25M-185
Passion selon St Jean SM 25M-186
Ensemble Jean Turellier